

A l'écoute de Camus et de Supervielle

Aux sources d'une amitié

par Monique Jutrin

Hélas j'aurai passé ma vie à penser à autre chose¹

Se souvient-on de l'époque où la parution d'un numéro de *La N.R.F.* était un événement ? En avril 1960, trois mois après le décès d'Albert Camus, – que nombre d'entre nous avaient ressenti comme un deuil personnel –, dans le numéro d'hommage de *La N.R.F.*, un texte retint particulièrement mon attention : « La nostalgie du sacré chez Albert Camus ». Et de m'interroger sur l'identité de l'auteur qui avait placé en exergue deux citations de *L'Exode*, dont celle-ci : « Si je montais un seul instant au milieu de toi, je te consumerais. » Ce texte était signé du nom de Claude Vigée. Et longtemps, Claude Vigée ne fut pour moi qu'un nom, que j'avais de prime abord transformé en *Vigie*, l'assimilant à un guetteur vigilant. L'article soulignait la réticence de Camus à l'égard d'une expérience qu'il ne sous-estimait pas, mais qui lui paraissait destructrice : « Albert Camus me disait connaître au plus profond de lui-même le besoin du sacré, dont l'expérience directe pourtant l'éludait. »

Bien plus tard, dans un article du *Monde des livres* du 9 juillet 1982 (qui se souvient de l'époque où le *Monde des livres* constituait un événement, et pourquoi ai-je gardé précieusement dans un dossier toutes ces coupures de presse ?), j'appris que les deux hommes se retrouvèrent une dernière fois au début de l'été 1959, à la brasserie Lipp, au moment où Camus rêvait de refaire un voyage en Grèce. C'est alors qu'il confia à Vigée qu'il éprouvait profondément ce besoin du sacré, mais n'avait pu le connaître sinon sous la forme du manque et de la nostalgie.

Ce même été 1959, je terminais une maîtrise de Lettres avec un mémoire intitulé : *Métamorphoses dans la poésie de Jules Supervielle*. Et l'on comprendra que j'aie été frappée par une autre phrase du même article de Vigée sur Camus : « La parole cerclée de Camus n'est pas recherche d'un avenir, ni désir de métamorphose [...] ».

J'ai retrouvé un exemplaire de ce mémoire, rescapé de nombreux déménagements. Le relisant, un demi-siècle plus tard, je m'aperçois qu'à vingt ans j'étais moi aussi déjà à l'affût, à l'écoute. Sous les diverses versions du poème *A la Nuit*, j'avais décelé les métamorphoses de cette quête nocturne : suivre les prières dans l'espace n'était plus, comme autrefois, un simple jeu de poète, mais une aventure grave ; le poème lui-même se muait en prière, recherchant Dieu « parmi l'anxieuse noirceur ». ² La Nuit, écrivais-je, incite l'homme à s'effacer devant une volonté supérieure. Toutefois, le Dieu de Supervielle ressemble fort à l'homme : « chef-d'oeuvre de l'obscur » ³, « dieu très atténué », il

1 « Prière à l'inconnu », *La Fable du Monde*. Paris : Gallimard, 1938, p. 40.

2 A la Nuit, *L'Escalier*. Paris : Gallimard, 1956, p. 61.

3 *Ibid.*, p.40.

est un des nombreux doubles du poète.

Au moment où je me décidai à envoyer mon essai à Jules Supervielle, me parvint la nouvelle de son décès, et j'appris que *La N.R.F.* préparait un numéro d'hommage pour octobre 1960. J'adressai un chapitre de mon essai à la rédaction de la revue : à ma grande surprise, ce texte fut accepté. Dans ce même numéro, je retrouvai le guetteur inconnu, signant un tombeau :

- 60 -

Toi que masque la nuit

Toi que masque la nuit de son gant de velours,
 Dans l'étroit labyrinthe avances-tu toujours
 [...]

 Passager clandestin qui sifflais dans les voiles,
 Joueras-tu dans le noir à ton colin-maillard
 Tu fus Prince du doute et des métamorphoses :
 N'en as-tu pas fini de t'éluder toi-même ?⁴

A nouveau je retrouvais le verbe *éluder* utilisé à propos de Camus. Qui était donc cet homme à l'affût de ceux qui éludent, tentant de débusquer ce qui est tu ?

J'étais d'autant plus troublée que je venais moi-même d'écrire un tombeau pour Jules Supervielle, intitulé : *Métamorphose dernière*.⁵ Et de ressentir une sorte de complicité avec ce poète, qui comme moi s'adressait familièrement à Supervielle :

A force de poèmes murmurés en silence
 A force d'amitié et de distance
 Tu avais pris corps d'ami sûr et inconnu
 Pour ceux qui cherchaient quelque ombre lointaine
 Où mêler leur voix à la tienne

Voilà que je me hasarde à te tutoyer en moi-même
 Je me surprends à t'adresser parole de poème
 Ah! tu ne pouvais prendre forme plus familière
 Cher Supervielle en ta métempsychose dernière
 [...]

4 Claude Vigée, « Le tombeau de Supervielle », *Mon bezure sur la terre, op. cit.*, p. 361.

5 Publié dans *Le Thyrsé*, Bruxelles, janvier 1961.

En 1968, par la lecture de son article du 13 juillet dans *Le Monde des livres* sur la littérature israélienne, qui sera repris dans *Pâque de la parole*, je compris que Vigée s'était établi en Israël. L'année suivante, je m'y établissais également, et c'est alors que je découvris, émerveillée, *L'Été indien* et *Moisson de Canaan*. Mais je ne le rencontrai qu'en décembre 1980, au moment où notre groupe de recherche sur les écrivains juifs d'Occident, créé par ma collègue Denise Galperin, l'invita à un entretien sur sa relation à la langue française. Se confirma alors mon impression première, celle d'un être habité par une évidence. Un être qui ne voulait rien éluder, en qui le scepticisme coexiste avec une espérance infinie.

En 1983, alors que je commençais à explorer l'œuvre de Benjamin Fondane, parut dans *Le Monde* du 13 juin un entretien de Raphaël Sorin avec Vigée, où celui-ci affirmait que la poésie de Fondane, en particulier le recueil *Ulysse*, n'avait cessé de l'accompagner. Et c'est à travers notre lutte commune pour ressusciter l'œuvre de Fondane, que naquit notre amitié.

Une dernière coïncidence en guise d'épilogue. En décembre 2004 seulement, je racontai à Claude comment j'avais découvert son nom et son œuvre à travers les pages de *La N.R.F.* Il m'apprit alors comment il avait connu Jules Supervielle et m'envoya le numéro 2 de la revue *Trajectoire*, qui venait de paraître en septembre. C'est là que je pus lire un bel hommage de Claude au poète des *Gravitations*, intitulé : « La voix vive de Supervielle ». Car Claude avait conservé le vif souvenir de sa voix scandant un vers issu de son propre poème, *Sous une étoile morte*, écrit vers 1953 après la visite de nécropoles étrusques :

[...] chœur du silence orant aux murs de Tarquinies⁶

Après tant d'années, Claude entendait encore résonner en lui, « comme un chant secret, cette longue plainte inachevée, le thrène de Supervielle sur le destin tragique des vivants ».

6 Claude Vigée, « Sous une étoile morte », *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 184.

